

DEUX
TRUFFAUT
DE LA
GODARD
VAGUE

(2)



Presse

Makna Presse

Chloé Lorenzi - Audrey Grimaud

Tél. : 01 42 77 00 16

info@makna-presse.com

Distribution

Les Films du Paradoxe

Tél. : 01 46 49 33 33

Fax : 01 46 49 32 23

films.paradoxe@wanadoo.fr

Sélection officielle Cannes Classics 2009

LES FILMS DU PARADOXE présentent

Une production FILMS À TROIS

DEUX
TRUFFAUT
DE LA
GODARD
VAGUE

Écrit par ANTOINE DE BAECQUE

Réalisé par EMMANUEL LAURENT

avec **Isild Le Besco**

France - 2009 - 1h30 - Support numérique et vidéo

Visa N° 124 234

SORTIE LE
12 JANVIER
2011

DEUX HISTOIRE DE LA DU FILM VAGUE

■ **DEUX DE LA VAGUE** est l'histoire d'une amitié, une vraie amitié, de celles qui finissent mal.

■ **1950.** Jean-Luc Godard a vingt ans, François Truffaut deux ans de moins, ils se rencontrent par amour du cinéma. Bientôt, ils fréquentent les mêmes ciné-clubs, écrivent dans les mêmes revues, les Cahiers du cinéma et Arts.

Quand le cadet devient cinéaste, avec **LES QUATRE CENTS COUPS**, qui triomphent à Cannes en 1959, il aide son aîné à passer à la réalisation, lui offrant son scénario, déjà intitulé **A BOUT DE SOUFFLE**.

■ **Tout au long des années 1960**, ils se serrent les coudes. Entre eux, Jean-Pierre Léaud est comme un enfant aimé différemment par deux grands frères. Puis, il est déchiré, comme si ses parents se séparaient. C'est la politique qui divise les deux amis. Autour de 68, Godard s'engage dans la révolution et les films militants tandis que Truffaut poursuit son cinéma, le même cinéma coûte que coûte, vaille que vaille. Leur rupture est violente.

■ Cette amitié et cette rupture forment un roman incarné du cinéma français. En revisitant les archives et les films des deux cinéastes, en feuilletant la presse contemporaine, *DEUX DE LA VAGUE* fait revivre une prodigieuse décennie dont l'influence allait marquer le monde entier.

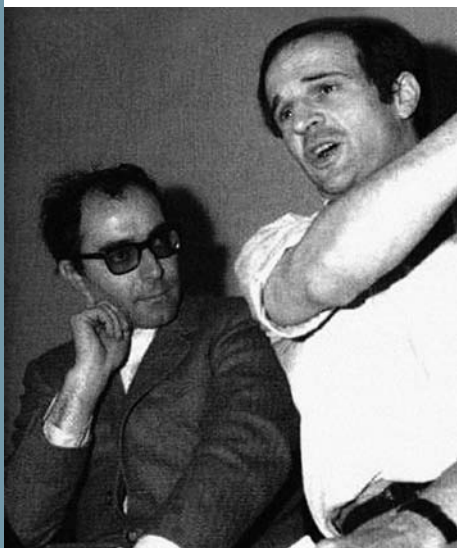


Photo : auteur inconnu

DEUX LAURENT DE LA DE BAECQUE VAGUE

Première rencontre avec Truffaut et Godard

Emmanuel Laurent : J'ai vu mes premiers films de Truffaut, adolescent, au milieu des années 60 : ils parlaient ma langue, et j'avais l'impression que c'était la première fois au cinéma. Antoine Doinel était mon frère aîné. J'aimais la manière syncopée, littéraire, par laquelle il s'exprimait. J'allais le voir chez Godard également, où il m'intriguait, mais je l'aimais mieux quand il habitait chez Truffaut. Godard était l'ombre tutélaire, le cinéaste admiré, mais pas toujours écouté. J'ai toujours préféré écouter Truffaut.

Antoine de Baecque : Je n'ai jamais connu Truffaut, mais c'est sous ses auspices que je suis devenu critique de cinéma. Quand il disparaît, le 21 octobre 1984, comme tous les cinéphiles, comme tous les jeunes gens de 20 ans, je suis sous le choc. Alors, j'écris un texte sur le cinéma, comme pour dire ma peine et son influence. Je l'envoie à ce qui me semble naturellement sa "boîte aux lettres", les Cahiers du cinéma. Le texte est publié deux mois plus tard, et

(2)

me voilà lancé aux Cahiers..., commençant à écrire régulièrement. C'est là que j'ai rencontré Godard, plus tard, une première fois pour préparer un numéro spécial de la revue, "*Godard, 30 ans depuis*", à l'automne 1990. On est allé le voir dans son bureau parisien et, je ne sais pas pourquoi, ce qui m'a frappé ce sont les liasses de billets qui dépassaient de ses poches. Il fumait le cigare et ses mains étaient très belles.

Ensuite, j'ai plongé dans leurs archives, et j'ai aimé cette proximité purement livresque, une amitié de papier, pendant quelques années, le temps d'écrire deux biographies. La première consacrée à Truffaut, au milieu des années 90, qui m'a permis d'entrer aux Films du Carrosse et de visiter les innombrables cartons d'archives laissés par le cinéaste. C'était comme une plongée dans sa vie, ses obsessions, ses agendas, ses listes, ses lettres, ses photos, ses textes, ses scénarios. Puis vint le temps de Godard, dix ans plus tard. Là, rien n'était réuni, rien n'était prêt, et l'homme rôdait toujours, sûrement hostile à mon entreprise biographique. Alors je me suis appuyé sur ses amis, ses proches, ses relations,

parfois même ses ennemis, qui m'ont généreusement ouvert leurs papiers. J'ai pu ainsi reconstituer la vie de Godard comme un puzzle, inventer un corpus, et rencontrer une personne très secrète, pudique, à la volonté impérieuse, sous le personnage public qui en impose.

Le travail à deux

Antoine de Baecque : Je me souviens du jour où Emmanuel Laurent est venu me voir pour la première fois. Nous avons longuement parlé de l'histoire des Cahiers du cinéma, de la Nouvelle Vague. Emmanuel m'a montré ses films scientifiques, des documentaires sur la licorne, Darwin, il m'a fait lire son roman sur Victorine Meurent, modèle favori de Manet. Ce que j'ai immédiatement apprécié chez lui est son esprit curieux et ouvert, très loin des bornes habituelles de la cinéphilie parisienne. Un jour, sans doute au cours d'une de ces conversations à brûle pourpoint sur un explorateur des mers australes, nous avons décidé de prendre le taureau par les cornes et de "faire un film sur la Nouvelle

(2)

Vague". Ce n'était alors pas plus précis que ça.

Emmanuel Laurent : Lorsque j'ai proposé à Antoine de faire ce film avec lui, son enthousiasme fut immédiat. Il devenait alors impossible pour moi de ne pas faire ce film...

Antoine de Baecque : On savait tout de même qu'il n'y aurait que des images d'archives et que j'écrirai un texte, un commentaire qui, le plus souvent possible, partirait précisément de ces images. Peu d'images d'aujourd'hui, pas de témoignages de vieux monsieurs qui parlent de leur jeunesse envolée, mais tenir le pari d'être quasi constamment au présent d'une époque, de la fin des années 50 au début des années 70.

L'amitié Godard/Truffaut

Emmanuel Laurent : Pour DEUX DE LA VAGUE, après quelques hésitations et tâtonnements, il nous est apparu qu'il nous fallait raconter l'histoire hautement romanesque du couple Truffaut/Godard et faire

notre deuil des autres membres de la Nouvelle Vague. Doinel/Léaud devenait lui aussi un personnage clé. La ligne que nous nous sommes fixée dès lors consistait essentiellement de ne pas monter une scène qui ne tournât autour du couple ou de leur fils de cinéma, Léaud. Leurs interviews depuis 1959, dénichées par Christine Loiseau dans le monde entier, devaient se répondre, entrer en écho ou s'opposer, tout comme les scènes extraites de leurs films. Avec ce système, il eut été incongru de filmer un entretien avec Godard de nos jours, puisque Truffaut n'était plus là pour lui répondre.

Antoine de Baecque : Cette histoire d'amitié, aussi forte dans la complicité que dans la dispute et la haine, est importante. D'abord car elle est universelle. En voyant Truffaut et Godard se rapprocher puis se repousser avec violence, chaque spectateur peut comprendre, à travers ses propres expériences, les caractères et les destins des deux cinéastes et de leur enfant commun, Jean-Pierre Léaud. Ces amours et ces déchirements, tout le monde les a connus. Mais cette amitié dit aussi beaucoup de chose du



(2

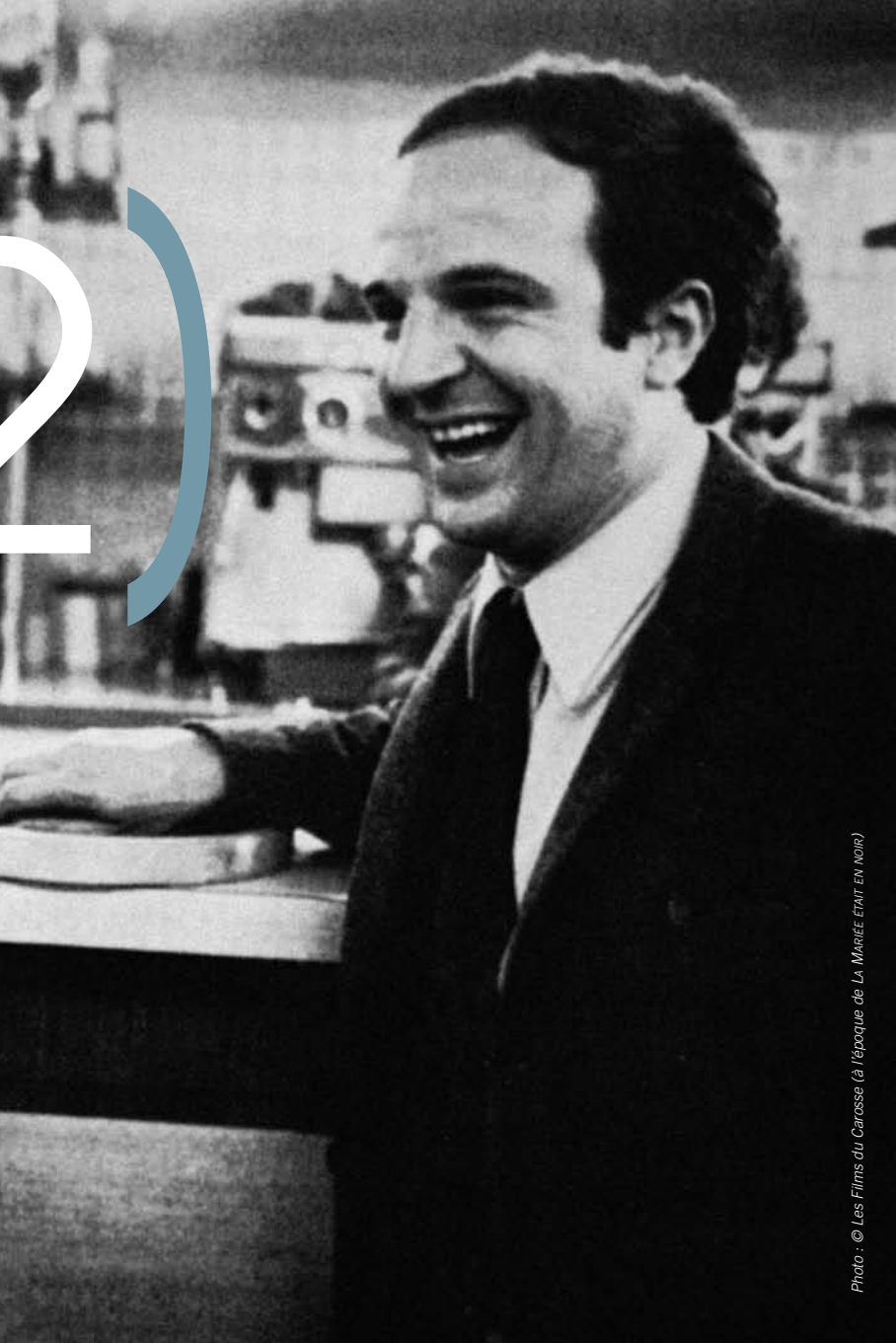


Photo : © Les Films du Carrosse (à l'époque de LA MARIÉE ÉTAIT EN NOIR)

(2)

cinéma français, car elle est, en son sein, l'une des aventures et des ruptures majeures. Presque tous les cinéastes français, depuis 1973 quand Truffaut et Godard se sont fâchés, à aujourd'hui, ont eu à se déterminer, à un moment ou à un autre, par rapport à ce duel : plutôt Truffaut ou plutôt Godard ? C'est-à-dire plutôt classique ou plutôt moderne, plutôt Matisse ou plutôt Picasso, plutôt artisan ou plutôt artiste, plutôt récit ou plutôt collage, plutôt sage ou plutôt provocateur,...

L'originalité du film

Emmanuel Laurent : Autant qu'un film sur le cinéma, *DEUX DE LA VAGUE* est un film sur l'amitié, l'amitié à travers le temps, l'amitié au sein d'une époque. Tout part de la volonté de raconter cette histoire-là. Montrer comment une rencontre naît, comment deux jeunes gens a priori dissemblables se trouvent, comment ils se serrent les coudes dans l'adversité, s'épaulent dans le travail, comme en leur temps les Impressionnistes, lointains frères d'armes de la Nouvelle Vague, puis comment tout éclate : la politi-

que les divise, marque leurs différences, agrandit l'écart entre leurs manières de vivre. On aurait pu raconter cette histoire à travers d'autres figures, mais Truffaut et Godard, d'une part, donnent accès à de nombreux documents, et puis, d'autre part, ils permettent de poser la question de la transmission de cette histoire d'amitié aux générations nouvelles. C'est une belle histoire, qui incarne magnifiquement une époque, une manière d'être dans le cinéma, mais symbolise aussi le sens de certaines valeurs : jamais ni Truffaut ni Godard n'auraient transigé sur leur indépendance de cinéaste par exemple. Ils étaient exigeants avec leur amitié comme avec le cinéma, c'est d'ailleurs pourquoi ils ont rompu : il n'y avait plus assez de cinéma en commun entre eux.

Antoine de Baecque : Faire ce film représentait un défi. On pouvait montrer à ceux qui se disent « *Truffaut et Godard, je connais...* » qu'il y a encore des choses à découvrir, qu'ils peuvent être surpris par ce qu'ils pensent connaître sur le bout des doigts. Il est toujours excitant de raconter autrement une histoire fameuse avec des personnages célèbres,

(2)

soit en apportant du nouveau, soit en proposant un récit singulier ou un angle particulier...

La présence des archives

Emmanuel Laurent : Lecteur d'Antoine de Baecque avant de le connaître, je voulais traduire en images l'amour qu'il porte aux "vraies" archives, celles qu'on ne trouve pas sur google. Le film est ainsi une déclaration d'amour au papier et aux pages qui tournent en frémissant, montrant les pages d'avant et les pages d'après l'information désirée, l'inscrivant du même coup dans son temps, entre une publicité pour maillot de bain une pièce et un personnage oublié mais assez important alors pour occuper une pleine page de journal.

Antoine de Baecque : Je pense qu'une archive, qu'elle soit visuelle ou manuscrite, imprimée ou sonore, est une source d'émotion. Et le travail sur DEUX DE LA VAGUE est parti de cette idée : en toute archive, il existe une potentialité de sens et de sensibilité, puis c'est le montage et l'interprétation qui

vont permettre de la révéler, de la faire passer vers le public, qui vont lui donner son pouvoir véritable, qui est d'abord de toucher, d'incarner soudain une époque, une idée, un combat, une personnalité. C'est pourquoi une page de journal, d'Arts, des Cahiers du cinéma, est ici aussi importante qu'une photo du jeune Godard, qu'un entretien inconnu avec le Truffaut 1959, qu'une lettre manuscrite ou qu'un extrait de film. Tous ces documents sont libres et égaux, à nous de les coller, de les monter, de les révéler en leur donnant du sens, en les mettant en récit.

Isild le Besco, Nouvelle Vague 2010

Antoine de Baecque : Beaucoup de gens, en sortant du film, s'interrogent sur la présence de l'aujourd'hui dans le film, qui passe par Isild Le Besco. Pour nous, il s'agissait presque d'une évidence : Isild, c'est la Nouvelle Vague 2010 tout en étant parfaitement de son temps. C'est pourquoi elle fait passer les documents, comme on ferait passer les plats, d'hier à aujourd'hui. C'est une tourneuse de pages, mais

(2)

impliquée, vivante, curieuse, attentive au passé comme au présent.

Emmanuel Laurent : Il fallait mettre cette histoire qui parle de la jeunesse d'un temps en relation avec la jeunesse d'aujourd'hui. Non pas pour les comparer mais pour voir ce qu'elles ont à se dire. Isild Le Besco s'est vite imposée, elle qui incarne si justement la jeune femme des années 2000, de celles qui veulent faire entendre leur voix singulière, par effraction au besoin. Elle fut la plus juste passerelle de lianes, intervenant dans le film avec discrétion, générosité et humilité, ce qui est la marque des beaux esprits. Et j'observais, ce faisant, un des principes de Truffaut : pour réussir un film, il suffit de filmer le visage d'une jolie femme.

DEUX TRUFFAUT DE LA GODARD VAGUE

Correspondances...

*Lettre de Jean-Luc Godard à François Truffaut,
mi-juillet 1959, un mois avant le tournage
de A BOUT DE SOUFFLE :*

« J'ai enfin trouvé la composition organique qui rendra pathétique A BOUT DE SOUFFLE. De son côté le père Beauregard se démène bien. Si Carolus [Bitsch] ne fait rien, je le prendrais comme premier assistant. Il sera toujours un plan en retard sur moi, mais tant mieux. [...]

Je te ferai lire la continuité définitive dans quelques jours. Après tout, c'est ton scénario. Je pense que tu seras, une nouvelle fois, assez surpris. Hier, j'en ai parlé avec Melville. Grâce à lui, et d'avoir vu les rushes de grand Momo [Rohmer, qui tourne alors LE SIGNE DU LION], mon moral est enfin en quatrième vitesse. Il y aura une scène où Jean Seberg va interviewer Rossellini pour le New York Herald.

Je pense que tu n'aimeras pas ce film, bien qu'il soit dédié à Baby Doll, mais via Rio Bravo.

Je voudrais t'écrire encore très longtemps,
mais je suis tellement paresseux que cet effort
va m'empêcher de travailler jusqu'à demain.
Or, on tourne le 17 août, qu'il vente ou pleuve.
En gros, le sujet sera l'histoire d'un garçon
qui pense à la mort et celle d'une fille
qui n'y pense pas. Les péripéties seront celles
d'un voleur d'auto (Melville va me présenter
des spécialistes) amoureux d'une fille
qui vend le New York Herald et suit des cours
de civilisation française.
Ce qui me gêne, c'est d'avoir dû introduire
quelque chose à moi dans un scénario
qui était de toi.
Mais nous sommes devenus bien difficiles.
Il n'y a qu'à tourner tant et plus sans faire
les malins.
Amitiés d'un de tes fils. »

Correspondances...

*Texte de François Truffaut sur Jean-Luc Godard,
"Deux ou trois choses que je sais de lui" (1966) :*

« Est-ce parce que Jean-Luc est mon ami depuis bientôt vingt ans ou parce que Godard est le plus grand cinéaste du monde ? Jean-Luc Godard n'est pas seul à filmer comme il respire, mais c'est lui qui respire le mieux. Il est rapide comme Rossellini, malicieux comme Sacha Guitry, musical comme Orson Welles, simple comme Pagnol, blessé comme Nicholas Ray, efficace comme Hitchcock, profond, profond, profond comme Ingmar Bergman et insolent comme personne. [...] Le professeur Chiarini, directeur de la Mostra de Venise, a déclaré : "*Il y a le cinéma avant Godard et après Godard.*" C'est vrai, et les années qui passent nous confirment dans la certitude que A BOUT DE SOUFFLE (1960) aura marqué dans l'histoire du cinéma un tournant décisif comme CITIZEN KANE en 1940. Godard a pulvérisé le système, il a fichu la pagaille dans le cinéma, ainsi que l'a fait Picasso dans la peinture, et comme lui

il a rendu tout possible...

Plus prosaïquement, je puis dire enfin que je suis devenu coproducteur du treizième film de Jean-Luc Godard parce que j'ai observé que les gens qui ont investi de l'argent dans ses douze précédents chefs d'œuvre sont tous devenus riches. »

Correspondances...

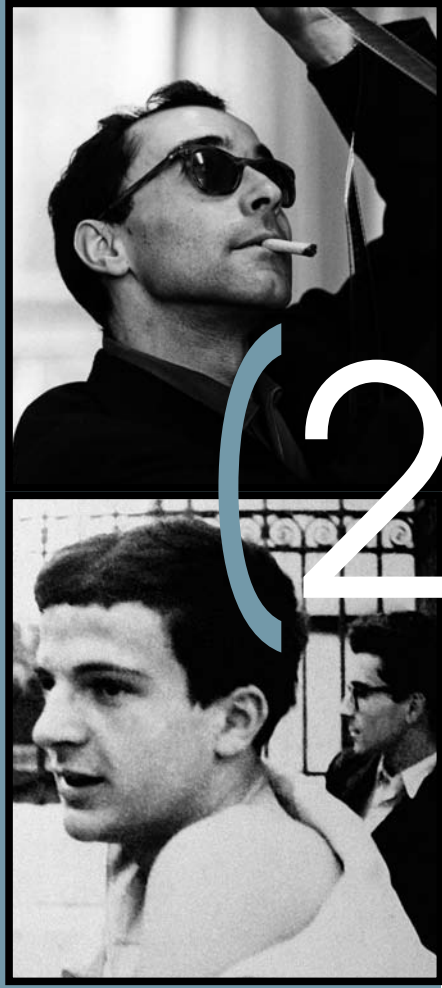
*Deux lettres de Jean-Luc Godard
à François Truffaut (non datées, mi-années 60):*

« Moi aussi, caro francesco, je suis complètement perdu. Je tourne dans une étrange zone. Je sens qu'il y a quelque chose de très beau qui rôde autour de moi. Mais chaque fois que je dis à Coutard de vite panoramiquer pour le capter, ça a disparu. »

« On ne se voit plus jamais, c'est idiot. Hier, je suis allé voir tourner Claude [Chabrol], c'est terrible, on n'a plus rien à se dire. Comme dans la chanson : au petit matin blème, il n'y a même plus d'amitié. On est parti chacun sur sa planète, et on ne se voit plus en gros plan, comme avant, seulement en plan général. Les filles avec lesquelles nous couchons nous séparent chaque jour davantage au lieu de nous rapprocher. Ce n'est pas normal. »

Photo : auteur inconnu (au Festival du Film Maudit de Biarritz en 1949)

Photo : © Les Cahiers du Cinéma



DEUX TRUFFAUT DE LA GODARD VAGUE

La querelle...

*Lettre de Jean-Luc Godard à François Truffaut,
fin mai 1973 :*

« Probablement personne ne te traitera de menteur, aussi je le fais. Ce n'est pas plus une injure que fasciste, c'est une critique, et c'est l'absence de critique où nous laissent de tels films, le tien et ceux de Chabrol, Ferreri, Verneuil, Delannoy, Renoir, etc. dont je me plains.

Tu dis : les films sont de grands trains dans la nuit, mais qui prend le train, dans quelle classe, et qui le conduit avec le "mouchard" de la direction à ses côtés ? Ceux-là aussi font les films-trains.

Et si tu ne parles pas du Trans-Europ, alors c'est peut-être celui de banlieue, ou alors celui de Dachau-Munich, dont bien sûr on ne verra pas la gare dans le film-train de Lelouch.

Menteur, car le plan de toi et de Jacqueline Bisset l'autre soir chez Francis [un restaurant situé place de l'Alma] n'est pas dans ton film,

et on se demande pourquoi le metteur
en scène est le seul à ne pas baiser dans
LA NUIT AMÉRICAINE.

J'en viens à un point plus matériel. J'ai besoin,
pour tourner "Un simple film", de cinq ou dix
millions de francs.

Vu LA NUIT AMÉRICAINE, tu devrais m'aider,
que les spectateurs ne croient pas
qu'on ne fait des films que comme toi.
Si tu veux en parler, d'accord. »

La querelle...

*Réponse de François Truffaut à Jean-Luc Godard,
juin 1973 :*

« Je te retourne ta lettre à Jean-Pierre.
Je l'ai lue et je la trouve dégueulasse.
C'est à cause d'elle que je sens le moment
de te dire, longuement, que selon moi
tu te conduis comme une merde.
Je me contrefous de ce que tu penses de
LA NUIT AMÉRICAINE, ce que je trouve
lamentable de ta part, c'est d'aller,
encore aujourd'hui, voir des films
comme celui-là, des films dont tu connais
d'avance le contenu qui ne correspond
ni à ton idée du cinéma ni à ton idée de la vie.
A mon tour de te traiter de menteur.
Au début de "Tout va bien", il y a cette phrase :
"Pour faire un film, il faut des vedettes."
Mensonge.
Tout le monde connaît ton insistance
pour obtenir Jane Fonda qui se dérobaît,
alors que tes financiers te disaient de prendre
n'importe qui. Ton couple de vedettes,
tu l'as réuni à la Clouzot : puisqu'ils ont
la chance de travailler avec moi, le dixième

de leur salaire suffira, etc.

Karmitz, Bernard Paul ont besoin de vedettes,
pas toi, donc mensonge.

Tu l'as toujours eu, cet art de te faire passer
pour une victime, comme Cayatte, comme
Boisset, comme Michel Drach, victime
de Pompidou, de Marcellin, de la censure,
des distributeurs à ciseaux, alors que tu te
débrouilles toujours très bien pour faire
ce que tu veux, quand tu veux, comme tu veux
et surtout, préserver l'image pure et dure
que tu veux entretenir, fût-ce au détriment
des gens sans défense...

Je n'ai plus rien éprouvé pour toi
que du mépris, quand j'ai vu dans VENT D'EST
la séquence "*comment fabriquer un cocktail
Molotov*", et qu'un an plus tard tu t'es dégonflé
quand on nous a demandé de distribuer
LA CAUSE DU PEUPLE DANS LA RUE AUTOUR
DE SARTRE. L'idée que les hommes sont égaux
est théorique chez toi, elle n'est pas ressentie.
Il te faut jouer un rôle et que ce rôle
soit prestigieux. J'ai toujours eu l'impression
que les vrais militants sont comme des femmes
de ménage, travail ingrat, quotidien, nécessaire.

Toi, c'est le côté Ursula Andress,
quatre minutes d'apparition, le temps de laisser
se déclencher les flashes, deux, trois phrases
bien surprenantes et disparition,
retour au mystère avantageux.

Comportement de merde, de merde sur son
socle... Pendant une certaine période, après
Mai 68, on n'entendait plus parler de toi ou
alors mystérieusement : il paraît qu'il travaille
en usine, il a formé un groupe, etc., et puis
un samedi, on annonce que tu vas parler à
RTL. Je reste au bureau pour écouter,
pour avoir de tes nouvelles en quelque sorte ;
ta voix tremble, tu parais très ému,
tu annonces que tu vas tourner un film
intitulé LA MORT DE MON FRÈRE, consacré
à un travailleur noir malade qu'on a laissé
mourir au sous-sol d'une fabrique de téléviseurs
et, en t'écoutant, malgré le tremblement de ta
voix, je sens :

- 1) que l'histoire n'est pas exacte, en tout cas
trafiquée ;
- 2) que tu ne tourneras jamais ce film.

Je me dis : si le type avait une famille et que
cette famille allait vivre désormais dans l'espoir

que ce film soit fait ? Il n'y avait pas de rôle pour Montand là-dedans ni pour Jane Fonda, mais pendant un quart d'heure, tu as donné l'impression de te "conduire bien", comme Messmer quand il annonce le droit de vote à 19 ans.

Fumiste. Dandy. Tu as toujours été un dandy, quand tu envoyais un télégramme à de Gaulle pour sa prostate, [...] quand tu traitais Chauvet de corrompu parce qu'il était le dernier, le seul à te résister, dandy quand tu pratiques l'amalgame : Renoir-Verneuil, blanc bonnet et bonnet blanc, dandy encore quand tu prétends que tu vas montrer la vérité sur le cinéma, ceux qui le font obscurément, mal payés, etc. [...]

Si tu veux en parler, d'accord. »

DEUX BIOGRAPHIE DE LA VAGUE

Antoine de Baecque, critique et historien du cinéma. Il a écrit sur la cinéphilie ou la Nouvelle Vague, mais aussi des essais sur Tim Burton, Manoel de Oliveira, Andrei Tarkovski, Maurice Pialat, Jean Eustache, Jean-Claude Brisseau. Ancien rédacteur en chef des Cahiers du cinéma et des pages culture de Libération, il est aujourd'hui professeur d'histoire du cinéma à l'Université de Nanterre. Biographe de François Truffaut (avec Serge Toubiana) puis de Jean-Luc Godard, DEUX DE LA VAGUE est son premier documentaire.

Ouvrages déjà parus (sélection)

- 1989 Andrei Tarkovski
- 1996 Conversations avec Manoel de Oliveira
- 1998 La Nouvelle vague - Portrait d'une jeunesse
- 2001 François Truffaut. Biographie
- 2005 La Cinéphilie. Invention d'un regard, histoire d'une culture 1944-1968
- 2005 Tim Burton
- 2006 Jean-Claude Brisseau, L'ange exterminateur
- 2008 Le Dictionnaire Pialat
- 2010 Godard. Biographie
- 2010 Le Dictionnaire Eustache

DEUX BIOGRAPHIE DE LA LAURENT VAGUE

Emmanuel Laurent, autodidacte, étudie le cinéma à la cinémathèque et par le montage. Devient auteur-réalisateur par le documentaire, en Afrique et **DERRIÈRE CHEZ NOUS**, avant d'alterner fiction et roman, films sur l'art et les sciences.

Fictions

- 1974 Le Vagabond
- 1985 Le Cantique des Cantines

Documentaires

- 1977 Un million d'oiseaux aux portes du désert
- 1978 Nord-Tchad
- 1984 Le Zoo Minuscule
- Derrière chez nous :
- 1985 I. Le Pays Brennou
- 1989 II. La Saintonge entre Deux Vignes
- 1991 III. Sous un Toit de Paris
- 1988 Buffon : La Science de la vie
- 1990 L'Evolution d'Ernst Mayr
- 1992 Par hasard ?
- 1994 Portrait de Gustave Caillebotte à la Campagne
- 1995 Léonard de Vinci

- 1996 La Roue
1997 Coquelicots
2001 L'Homme de Kennewick long-métrage
2009 La Quête à la Licorne
2009 Deux de la Vague

Roman

Mademoiselle V., Journal d'une Insouciante
Chemineurs 3 nouvelles

Théâtre

Le Chat Noir

Documentaires en montage

2011 Le Dernier Voyage de Léonard

En développement

Mademoiselle Else
La Bande des Batignolles

Fiche technique

- Avec ISILD LE BESCO
- Réalisation EMMANUEL LAURENT
Scénario ANTOINE DE BAECQUE
Images NICHOLAS DE PENCIER, ETIENNE CARTON DE GRAMMONT
Son HENRI MAÏKOFF
Montage MARIE-FRANCE CUENOT
Assistants montage JONAS FROSSARD & ISABEL CASTRO
& SANDRA VELICHI
Avec la participation d'ODILE BONIS
Montage son JEAN DUBREUIL
Etalonnage ERIC SALLERON
Conformation JONAS FROSSARD & GRAZIELLA ZANONI
Mixage PHILIPPE GRIVEL & JEAN-CHRISTOPHE BARRAS
Produit par EMMANUEL LAURENT
Administratrice BÉATRICE BARBAT
Directeur de production MARTIN DE LA FOUCHARDIÈRE
Assistants de production MARTIN SUARD,
LUCIE DE CHEVIGNY, ANNE-SOPHIE LE PERON
- Avec le soutien du
Centre National de la Cinématographie
et de l'Image Animée.
Avec la participation de Argos Film, Ciné Tamaris,
Gaumont, Les Films du Jeudi, MK2, Studio Canal,
Warner Bros, INA, Gaumont Pathé Archives, RTBF
- Distribution Internationale :
Wide Management Enterprise - Loïc Magneron
40, rue Sainte-Anne - 75002 Paris
Tél. : 01 53 95 04 64
wide@widemanagement - www.widemanagement.com

(2)

Photos et
dossier de presse
téléchargeables
sur
www.makna-presse.com
et
www.filmsduparadoxe.com